

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

Nov. 2021
N°10



**SUPPLEMENT GRATUIT
À « LA TÊTE EN NOIR »**

ISSN 1279 - 211X

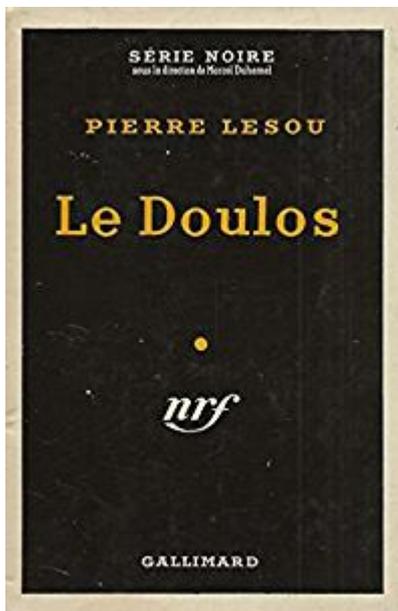
Fidèles lecteurs de La Tête dans le Rétro, vous découvrirez dans ce numéro double, les souvenirs livresques et cinématographiques de Julien Védrenne après la mort de Jean-Paul Belmondo, un best of de la collection Red Label dressé par Gérard Bourgerie et les incunables très british et très français de Michel Amelin. Bonne lecture !

Belles gueules noires

La mort de Jean-Paul Belmondo a ravivé des souvenirs. L'acteur fétiche de Jean-Luc Godard (*Pierrot le Fou* et *À bout de souffle*) tourne en 1962 deux films qui marqueront à jamais sa carrière (sans compter *Cartouche*, de Philippe de Broca). Tout d'abord **Un singe en hiver** d'Henri Verneuil avec Jean Gabin. Le film est adapté d'un roman noir d'ANTOINE BLONDIN paru à La Table ronde en 1959 et lauréat la même année de l'Interallié. L'auteur, par ailleurs journaliste et membre du mouvement des Hussards, narre le rapprochement de deux hommes détruits à leur manière par une société qu'ils ne comprennent pas (le premier est un jeune divorcé qui veut revoir sa fille avant de partir en Espagne, le second traîne de vieux souvenirs du Mékong) entre emphase, beuveries et intégrité. L'histoire se déroule dans la petite ville balnéaire et fictive normande de Tigreville (Villerville dans les faits). Il y a du Pierrot le fou chez ce personnage du jeune Fouquet. Et il est normal qu'Henri Verneuil ait fait appel à Jean-Paul Belmondo pour l'incarner. La figure tutélaire qu'il lui offre, c'est Jean Gabin



en Monsieur Quentin, tenancier du *Stella*, un bar hôtel presque miteux, assurément propice à la dépression et à la chute dans l'ivrognerie en compagnie des soûlards du coin. Antoine Blondin raconte joliment son intrigue. Sans fioritures. Avec ce qu'il faut de style pour rendre tout ça vivant. On a du mal à relire ce livre sans imaginer Belmondo et Gabin dans cette histoire d'hommes. Fred Testot et Eddy Mitchell ont repris les rôles au théâtre en 2014 avec une belle réussite.



L'autre film important en cette année 1962 est **Le Doulos**, de Jean-Pierre Melville. Dans cette adaptation somme toute fidèle du roman de Pierre V. LESOU paru en 1957 à la « Série noire » (n° 357), l'acteur interprète le rôle de Silien. Silien est considéré comme un homme modérément fiable

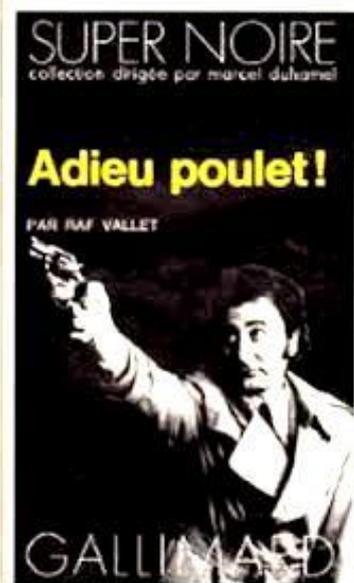
dans le Milieu. Et c'est là un doux euphémisme. Doulos en argot ça veut dire balance. Silien est donc soupçonné d'être un indic. Ce n'est pas le personnage principal du roman. Le personnage principal c'est Maur (Faugel). Lui vient de sortir de prison après un casse qui a mal tourné. Il a accepté sa peine sans dénoncer ses complices. Quand il sort de prison, il est recueilli par Gilbert (Varnove), un fourgue (un revendeur, un receleur). On apprend très vite que Gilbert a tué la régulière de Maur craignant qu'elle ne parle pendant que ce dernier allait en prison. Alors Maur tue Gilbert, s'empare de bijoux qu'il enterre et va vivre sa vie du fugitif pendant laquelle il croisera Silien, un flic et des bandits corses. Si Silien dans le film de Melville c'est Belmondo, Maur c'est Reggiani. Leur duo fonctionne à merveille et fait bien ressortir ce qui excelle dans le roman de Pierre Lesou à savoir une mécanique bien huilée qui met à jour un personnage de Silien extrêmement complexe aux multiples teintes grises. Le final du roman est noir à souhait. C'est un final comme les aiment et Jean-Paul Belmondo et Serge Reggiani (et Jean-Pierre Melville, assurément l'un des plus grands réalisateurs français (voir aussi *Le Cercle rouge* avec Alain Delon et Bourvil, magistral Bourvil).

Jean-Paul Belmondo a tourné avec Jean Gabin, et Jean Gabin avant guerre c'est la belle gueule, c'est surtout **Pépé le Moko** dans le film de Jean Duvivier (1937), celui qui va donner aux personnes en marge de la société un brin de romantisme dans leur échec. En 1931, le détective (de profession) Henri La Barthe signe sous le pseudonyme DÉTECTIVE ASHELBE le roman éponyme. Si l'histoire débute à Marseille en compagnie d'une petite frappe (Carlo), elle se

délocalise très vite à Alger, dans la Casbah, un quartier où la police ne tient pas à faire de bruits. Là-bas, Pépé le Moko règne en maître. Mais c'est un maître presque déchu, assurément aux abois. L'inspecteur Slimane fomenté un plan pour le faire sortir de sa tanière. Et ce plan se nomme Gaby (Mireille Balin). L'inspecteur Slimane crée artificiellement un triangle amoureux d'où Pépé le Moko ne devrait pas sortir indemne. Si l'on excepte quelques idées reçues de l'époque, le roman se lit d'une traite. C'est un témoignage vif d'une France démodée. Deux aspects détonent : la gouaille (entre *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, et les romans d'Albert Simonin autour du Grisbi) et la rivalité. Rivalité entre Gaby et la Mauresque pour Pépé le Moko, mais aussi et surtout entre Pépé le Moko et Slimane. Le malfrat français a été chercher asile du côté des Arabes pendant que Slimane faisait le trajet inverse. Cet aspect là est primordial dans ce court roman (190 pages) aujourd'hui republié aux Éditions Relatives (<https://editionsrelatives.fr/>) par l'entremise de Thierry Tuborg, petit-fils du romancier (romancier qui a aussi commis Dédé d'Anvers et dont la vie s'apparente à un roman noir). Le roman a bien des points en commun avec d'autres écrits de son époque. On pense bien sûr à Pierre Mac Orlan (*La Bandera* pour le Maghreb et *Marguerite de la Nuit* pour le phrasé) et on s'étonne de la simplicité d'esprit des personnages (qui n'ont rien à envier à ceux des aventures de Chéri-Bibi de Gaston Leroux). Dans le film, Jean Gabin est juste impeccable. Et de Gabin à Delon, il n'y a qu'un pas à franchir.



Alain Delon a joué dans *Borsalino* au côté de Jean-Paul Belmondo. Leur première apparition conjointe a lieu en 1957 dans *Sois belle et tais-toi*, de Marc Allegret. Les deux jouent des petites frappes et déjà aiment s'échanger des coups. La « Série noire » des éditions Gallimard ressort en novembre **Adieu poulet !** et *Mort d'un pourri*, tous deux de RAF VALLET (1918-2007). Si le premier a été adapté par Pierre Granier-Deferre avec Lino Ventura et Patrick Dewaere en 1975, *Adieu poulet !* paraît deux ans plus tard avec à la réalisation Georges Lautner et Alain Delon comme premier rôle. Alain Delon a déjà derrière lui une carrière cinématographique de plus de vingt ans. Le rôle de Xavier est fait sur mesure pour lui. Au début de l'intrigue, un promoteur est assassiné ; un carnet compromettant disparaît. Ce même carnet réapparaît après la mort d'un député véreux, et il se retrouve entre les mains de Xavier, qui décide de délivrer les informations qu'il contient à la presse (on retrouve plus ou moins la même idée



dans *Mille milliards de dollars*, d'Henri Verneuil, avec Patrick Dewaere, autre gueule du noir dont il y aurait beaucoup à dire – *Coup de tête*, *Série noire...*). Mais des tueurs à gages vont entrer dans la partie. Raf Vallet a une écriture sèche. Ses deux romans s'inscrivent dans ce qui se faisait dans les années 1970.

C'est-à-dire un style vif, des phrases bien tournées, une écriture juste et classique, un argot qui disparaît. Le tout au service d'un monde en déliquescence. Ses rééditions sont une heureuse surprise.

Le Magnifique est décédé. Il faisait partie de ces belles gueules affectueuses. Celles qui nous donnaient espoir : des redresseurs de torts, des anarchistes, des gentils voyous, des flics intègres... Tout ce qu'on trouve dans la littérature et le cinéma. Régis Messac aurait pu dire d'eux « qu'on ne saurait rêver meilleure évasion » (critique d'un roman d'Edgar Wallace dans lequel se trouvent des banquiers honnêtes). Fervent lecteur de L'Équipe, Belmondo n'en est pas moins un défenseur des littératures policières à tout jamais. Un *Professionnel*. (J.V)

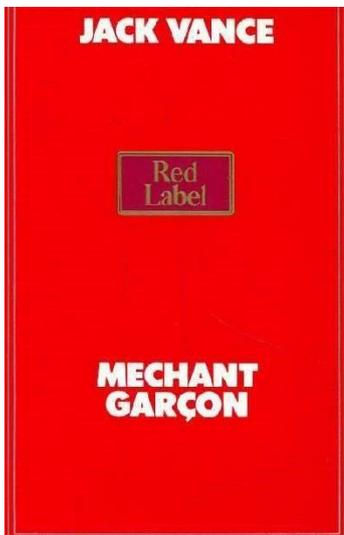
UNE COLLECTION DISPARUE : RED LABEL EDITIONS PAC



Dirigée par François Guérif, cette collection a vu le jour fin 1977 avec « **Qui a tué grand maman ?** » de Frédéric Brown. On reconnaissait de loin ces volumes grâce à leur couverture rouge vif. A ma connaissance 22 titres ont paru en tout. Dommage, le choix de F. Guérif se voulait éclectique. On y trouvait des œuvres de Goodis, Cain, JD Carr, Latimer, etc, en général des polars peu connus. Plutôt que de tout citer j'ai fait le choix de cinq romans remarquables par leur originalité et leur qualité.

ELLERY QUEEN : « Le huitième jour », 1978 : Sous le pseudonyme de Queen se cachaient deux cousins, Manfred. b. Lee et Frédéric Dannay, qui ont inventé le détective américain, un archétype de privé, voulant rivaliser avec Sherlock Holmes. On y découvre un E. Queen, scénariste à Hollywood, qui s'égare dans le désert californien et rencontre une communauté religieuse qui vit loin du monde. Là, un gourou lui apprend qu'on l'attendait car un livre sacré annonçait sa venue sous le nom d'Elroy Quenan, un prophète de malheur. Un meurtre est commis. Le héros enquête. ... Le lecteur ne manquera pas d'être envoûté par le lyrisme et la poésie de cette histoire insolite. Ce roman, le plus original de l'auteur, a obtenu le grand prix de la littérature policière en 1979 et a été réédité en collection J'ai Lu en 2001.

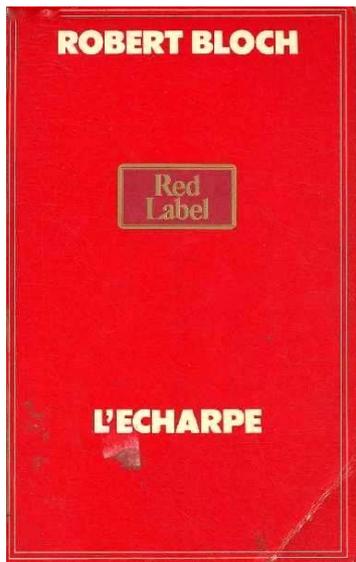




JACK VANCE
« Méchant garçon », 1979 : Cet auteur est immensément connu des amateurs de SF. Ses œuvres ont été couronnées de nombreux prix. Dans les années 70 il s'est mis à écrire des romans policiers. Parmi ceux-ci « Méchant garçon », (réédité en Pocket) qui fait le portrait

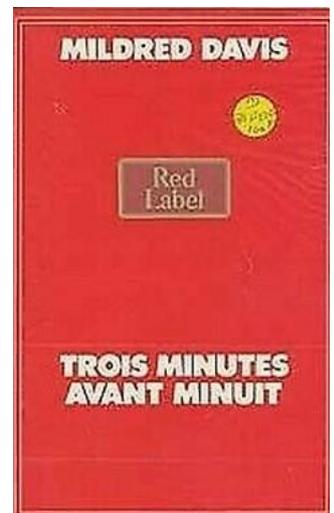
d'un adolescent, Ronald, en proie à des pulsions perverses incontrôlables. Quand une fille se refuse à lui, il la viole et la tue. Comme il craint d'être découvert, il se confie à une mère très compréhensive. Celle-ci trouve une solution : le cacher dans un placard aménagé sous l'escalier de la maison. Maman s'occupe de tout... jusqu'au jour où elle tombe malade et meurt ! Un couple fort gentil achète la maison et emménage avec trois jolies adolescentes. Ronald, du fond de son réduit, se réjouit. Parviendra-t-il à survivre sans se faire prendre ?

ROBERT BLOCH « L'Écharpe », 1977 : Comme Vance, R. Bloch possède de nombreux talents. Dès 1935 il commence à écrire des histoires policières, fantastiques et de SF. Il est alors considéré comme le meilleur écrivain de terreur américain. (Cf « *Psychose* » adapté génialement par Hitchcock). Publié pour la première fois en 1947, « L'écharpe » est la confession d'un tueur en série, Daniel Morley, lequel, autrefois traumatisé par une femme à écharpe, parcourt la ville avec son écharpe marron afin d'étrangler ses victimes. Le *Saturday Review* a écrit que ce roman traitait de la psychologie des anormaux sans prendre de gants. Dans la même collection on trouve « *l'Incendiaire* » profonde analyse de la pyromanie.



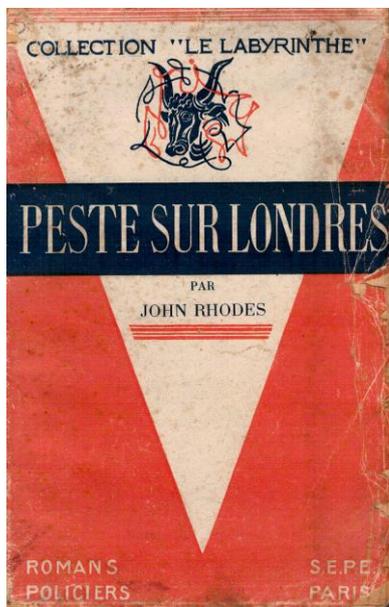
JOHN SLADEK : « L'invisible monsieur Levert », 1979 : Encore un auteur de SF « égaré » dans le polar. Sladek s'intéresse beaucoup à l'occultisme et au paranormal. Dans le domaine du polar il a créé le détective amateur Thackeray Thin, un avatar de Sherlock Holmes. Ce roman met en scène des amateurs d'énigmes, en 1939, réunis en un « crime-club ». Un de ces adeptes est confronté à un crime mystérieux. Suit une enquête classique avec fausses pistes, chambres closes, etc. Beaucoup de charme et d'humour dans cette histoire originale.

MILDRED DAVIS : « Trois Minutes avant minuit », 1979 : M. Davis commença à écrire à 18 ans , ce fut : « *La chambre du haut* » distingué aussitôt par l'Edgar du meilleur premier roman. Elle continua avec « *La voix au téléphone* » qui joue sur les nerfs du lecteur en suscitant la peur. Avec « *Trois minutes avant minuit* », on parvient à un degré supérieur de l'angoisse. Blair, jeune fille de 20 ans, doit s'occuper de ses trois petites sœurs suite au décès de sa mère dans un accident de la grande roue pendant la fête des pompiers. En assistant par hasard à la réunion d'un groupe fasciste, elle comprend que l'accident ne doit rien au hasard. Blair pourra-t-elle assurer seule la sécurité de sa famille face à la menace d'une organisation d'extrême droite ? Beau roman (réédité par les Editions du Rocher en 2001) réaliste et sensible. (G.B.)



BRITISH INCUNABLES

JOHN RHODE(s) : Peste sur Londres, Coll. Le Labyrinthe/S.E.P.E Paris (*jamais réédité*) : Orthographié par erreur ici avec un s, John Rhode, qui signa aussi une très belle carrière policière parallèle sous le nom de MILES BURTON, était un militaire britannique de la plus belle eau qui eu plus de 300 romans à son actif. Ici, c'est son premier roman qu'il publia en 1924 à l'âge de 40 ans juste après sa carrière militaire ! Autant dire que cette traduction vient vraiment très tard en 1945 chez SEPE, car à cette époque, sous les noms de Rhode et Burton,



Cecil Charles Street en avait déjà publié 78 autres ! Aussi faut-il prendre « *Peste sur Londres* » comme un roman du début des années 20 avec les tics du thriller à la Edgar Wallace et les films muets. Le gouvernement est en alerte : un raz-de-marée de cocaïne frappe la bourgeoisie. Le ministre de

l'intérieur ne sait comment barrer la route aux trafiquants car il n'y en a pas ! Comment est importée la drogue, comment est-elle distribuée aux consommateurs, comment fait-elle tant de ravages ? Tout le talent de Rhode va être de concentrer les données nationales sur un groupe restreint de personnages : le ministre, le frère du ministre, la fille de celui-ci. Un secrétaire de ministère (le héros) fait le lien avec un autre groupe : un antiquaire, sa fille, et un ami d'école. Hors groupe, un mystérieux homme pouvant endosser de multiples costumes et identités s'avère être le fournisseur omniscient. Si une certaine schématisation et naïveté règnent, la pétulance et l'originalité des scènes font de ce livre un véritable coup de maître pour son époque. Originalité : la cocaïne vient de France !

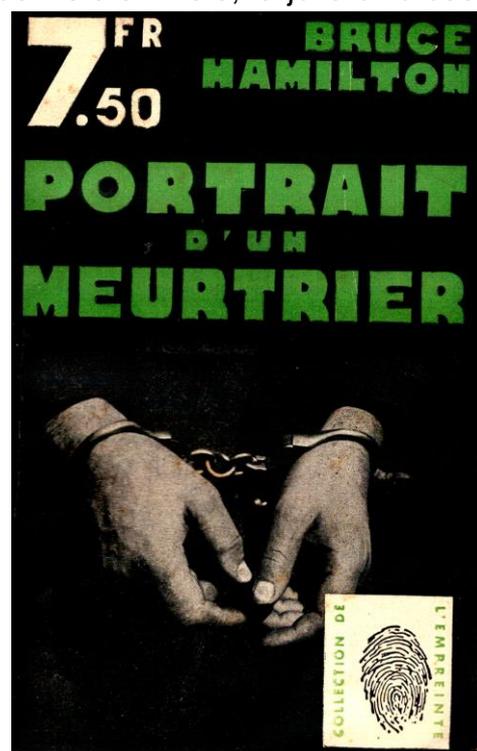
BRUCE HAMILTON : Portrait d'un meurtrier (Middle Class Murder, 1936), n° 133, Coll. L'Empreinte/Édition de la Nouvelle Revue Critique 1938 (jamais réédité) : Tim Kennedy est un dentiste qui s'est bien marié et qui s'est fait une bonne clientèle dans une petite ville typiquement britannique. Mais sa jolie femme est renversée par un camion, devient boiteuse, paralysée d'un bras, et défigurée par de vilaines cicatrices. Tim ne la désire plus. A ce propos, on notera les indications osées dans la traduction de Perrine Vernay, tout à fait étonnantes pour l'époque : « *Car une vie sexuelle régulière lui était devenue indispensable ; il lui était extrêmement pénible de s'en passer et, en même temps, une singulière délicatesse de goût l'éloignait des aventures faciles.* ». «- *Mais comment supportez-vous ce long célibat, Tim ? Je connais les exigences de votre tempérament...* » lui demande sa femme qui

cache ses cicatrices sous des centimètres de fond de teint et rêve de s'envoyer en l'air (scènes d'un très grand cynisme). Tim rencontre une jolie « veuve » (en fait une divorcée). De fortes pulsions amoureuses le décident à tuer sa femme-boulet qu'il vénère en public. Mais comment ? Bruce Hamilton (1900-1974, filleul de Conan Doyle) est expert en peinture sociale provinciale. Il signe ici un chef-d'œuvre du genre. Sans tomber dans les travers des auteurs de whodunit (expression née de la contraction de la phrase anglaise « Who has done it? », appellation devenue classique pour désigner les romans à énigme ou « detective story »), Hamilton se focalise sur ce petit bonhomme veule, bien propre sur lui, roi des convenances, élaborant mille et un plans odieux pour vivre sans entrave. Mais à ses tentatives successives, se superposent des réactions qu'il n'avait pas prévues. Grâce à une distribution très resserrée de sept personnages seulement, ce qui constitue déjà un tour de force pour un gros roman de ce genre, Hamilton parvient à faire aussi entendre la voix de la société : l'oncle docteur bien installé, le jeune collègue dentiste arriviste, la jolie divorcée nettement

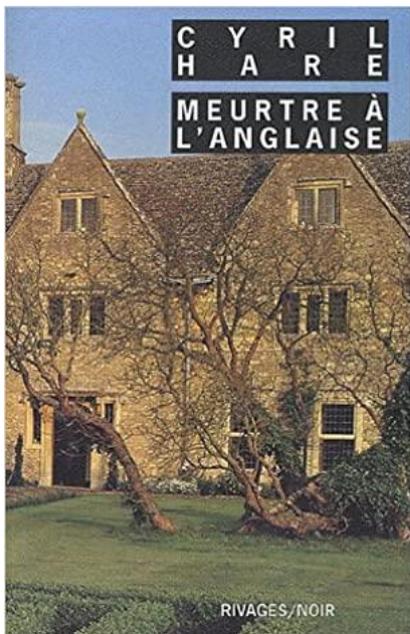
moins demandeuse que s'imagine notre héros négatif ; et surtout Adams, le domestique qui va personnifier le pire des retournements de situation, préfigurant le rôle de « *The Servant* » du roman de Robin Maugham

(1948) adapté ensuite par

Losey. Un excellent roman atypique, plein de suspense et tellement anglais dans son constant humour noir ! Une réédition s'imposerait.



CYRIL HARE : Meurtre à l'anglaise, Rivages/Noir n°544, 2007 : Ce roman sorti en 1951 en Angleterre n'avait jamais été traduit, tout comme presque toute l'œuvre de CYRIL HARE pseudonyme d'un juge qui faisait partie du

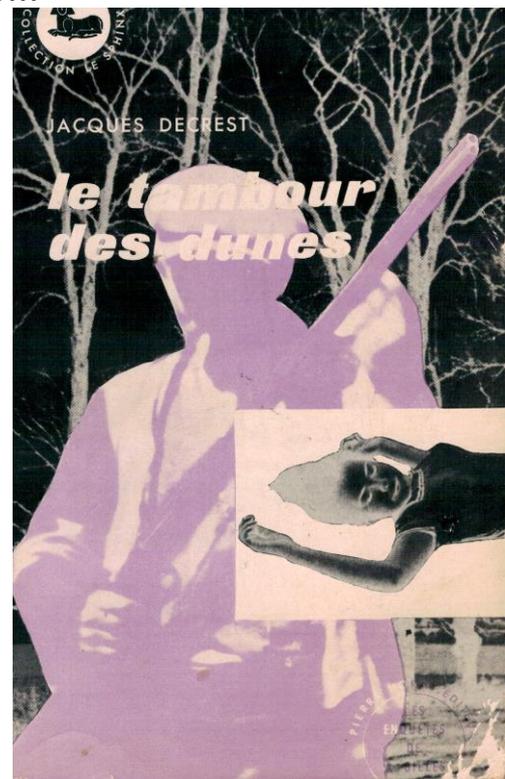


fameux Detection Club avec Christie, Sayers, Chesterton, Crofts, Rhode et tous les autres. Chez Rivages, la série Mystère pilotée par Claude Chabrol et François Guérif a ainsi sorti des titres classiques remarquables. « *Meurtre à l'anglaise* » en est un exemple. Il épouse les structures hyper coincées du genre (brochette de personnages bloqués dans une demeure - ici par la neige de Noël - avec crimes, suspicion, et enquête interne). Mais Hare se place plus haut dans la recherche des motifs. Ici, le vieux Lord Warbeck n'en a plus pour longtemps. C'est pour cette raison que son fils néo fasciste et son frère Chancelier de l'Échiquier acceptent de venir pour Noël. La femme du secrétaire efficace du ministre et une jeune lady qu'on veut unir au fils complètent la distribution avec l'inévitable majordome, sa fille qui apparaît plus tard et révolutionne l'ambiance, le garde-du-corps du ministre et surtout un poussiéreux historien originaire d'Europe de l'Est plongé dans les archives des Warbeck. Lors de la soirée, le fils, futur lord, est empoisonné avec du cyanure versé dans sa coupe de champagne alors qu'il allait faire une déclaration fracassante. Qui l'a tué ? Ce n'est pas un pastiche, comme l'affirme la quatrième de couverture, mais un roman théâtral avec des dialogues aux petits oignons et des scènes, comme la sortie du ministre dans la neige et sa course vers le village, excellentes et originales. Hare joue sur les conventions sociales anglaises et les dénoncent. Il choisit l'historien juif comme détective amateur et c'est un bon détonateur. Au final, si sa tirade explicative des trois morts du roman est un peu longue, elle n'en demeure pas moins une stupéfiante utilisation des antiques lois britanniques comme motif de crime ! **(M.A.)**

FRENCH INCUNABLES

JACQUES DECREST : Le tambour des dunes, collection Le Sphinx, éditions Pierre Horay, 1953 (*jamais réédité*). Jacques Decrest (1893-1954), de son vrai nom Jacques-Napoléon Faure-Biguet qui reçut ce prénom prestigieux à son baptême de la part de son parrain le prince Victor Napoléon, a écrit des poèmes, des romans, des biographies (Montherlant dont il était proche) mais surtout une série de dix-huit romans policiers étonnants avec un commissaire hors normes : Monsieur Gilles. Plus rien n'a été réédité depuis « *Les Trois jeunes filles de Vienne* » au Livre de Poche et 1975 ! Le hasard nous met « *Le tambour des brumes* » sous la main. Lisons.

Après une visite d'exposition de chefs d'œuvres où Gilles a admiré un beau portrait de femme, il tombe en arrêt devant une vitrine où il contemple soudainement le reflet vivant de la même femme...

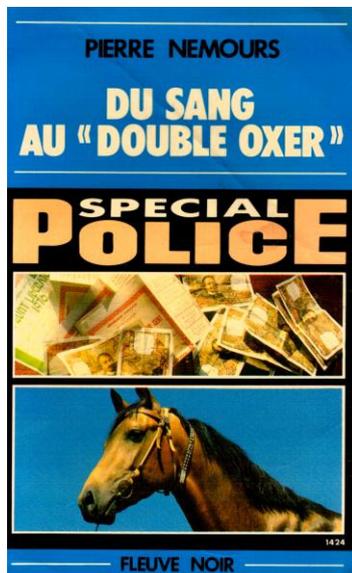


Decrest instaure d'emblée une ambiance étonnante, proche de la rêverie. Bien que très clair, son style est sinueux et poétique, littéraire et fascinant. Parfois, on pourrait presque y retrouver le ton de Chesterton ou de Borges capables de tordre la réalité. Quelque temps plus tard, cette jeune fille du reflet, qui lui fut présentée sur le trottoir par une amie de Gilles, demande à le rencontrer. Elle s'appelle Angèle de Piélier et, justement, Gilles connaît son père ! Un secret plane sur la famille qui vit dans un château. L'ancien compagnon de jeu d'Angèle

petite, fils du couple de domestiques, a mal tourné tandis que la première femme de M. de Piélier est morte brutalement. Angèle vit dans un silence pesant. Gilles, accompagné de sa femme et de sa petite fille, entame donc une enquête officieuse et découvre le secret des de Piélier à force de dialogues fort bien tournés dans une ambiance de roman fin de siècle. Ce côté proustien suranné est, ô combien vivifié, par les paroles bienveillantes de Gilles où l'on peut distinguer très souvent un art tout à fait psychanalytique : le nom propre de « de Piélier » pouvant s'entendre comme « deux pieds liés ».

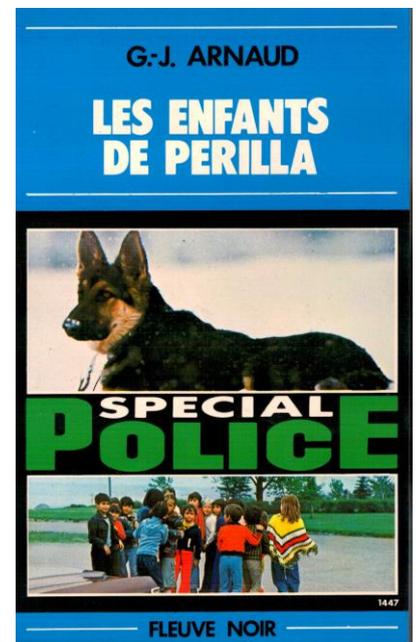
COUP DE PROJO SUR SPECIAL-POLICE (Fleuve Noir)

PIERRE NEMOURS : Du sang au « Double Oxer », Fleuve Noir/Sécial-Police n°1424, 1978 : Le club équestre de Saint-Gilles enterre Eugène Merlu, son vieux palefrenier, ex jockey tombé dans la bibine. En soignant la vicieuse Pimprenelle, il s'est pris un coup de sabot en pleine face. Robert Horte, membre du club et jeune commandant de gendarmerie est là. Voilà un héros motivant faisant lien avec les autres membres et les enquêteurs. Alors que la mort de Merlu est classée, Horte met la main sur des photos du cadavre prises par un jeune gendarme ambitionnant un poste en équipe scientifique. La marque du fer ne correspond pas à une ruade ! Horte mène alors une enquête toute en finesse. Excellent roman en immersion dans le milieu du cheval et des clubs équestres qui se disputent la bonne société. Nemours en connaît un rayon. Une réédition s'imposerait.

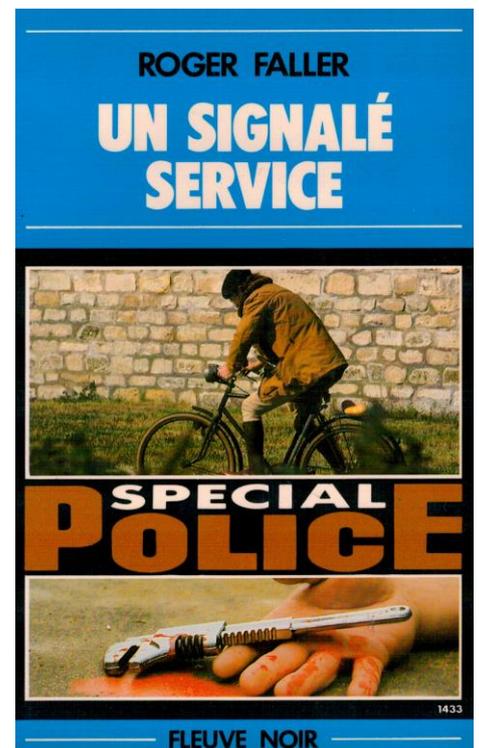


G.J. ARNAUD : Les enfants de Perilla, éditions Fleuve Noir/Sécial-Police n°1447, 1978 : Le tout petit hameau de Perilla (situé dans les Corbières avec vue sur mer) est en révolution. Un couple d'Allemands puis deux, s'installent dans le village et prospectent maisons et vignes pour en faire un domaine privé. Les habitants cèdent aux fabuleux prix d'achat. Pauline, jeune

institutrice de la classe unique, voit son effectif passer de huit à six. Nicolas, le grand de onze ans qui refuse de s'exiler en C.E.S. mène une révolution souterraine contre les « envahisseurs »... Un thème génial traité d'une manière intimiste par les seuls yeux de Pauline. Les deux Allemandes et surtout leur chien constituent l'armée ennemie. Pauline incarne la jeunesse et la droiture. Une disparition va focaliser la peur et le doute. Voilà un remarquable roman très subtil qui préfigure déjà l'inflation immobilière !



ROGER FALLER : Un signalé service, éditions Fleuve Noir/Sécial-Police n°1433, 1978 : Gilbert, le minet, décide d'ouvrir une agence intérim pour empocher la moitié des gains des ouvriers mais a besoin d'argent pour rénover son local. Il drague la femme du bistrotier d'en face, essaie de soutirer du pognon à ses parents et enfin à son frère qui le déteste. Travaillant dans un garage, Émile, le frère minable à vélo et béret, connaît pourtant une blonde mûre qui se balade en Bentley blanche. Gilbert mène l'enquête sur la blonde et son frère après avoir accepté un prêt vicieux du bistrotier. Il ne sait pas qu'il met le doigt dans un terrible engrenage... Faller est au top dans cette comédie très bien montée avec un crescendo dans l'horreur pure du meurtre. Tous



les personnages sont excellents !

« Elle donna un coup d'œil à l'intérieur du coffre de la voiture. Le matériel fournit par Mimile était bien en place : deux gueuses de fonte, du fil de fer et la bâche. Ne manquait plus que Gilbert à mettre dedans. »

PIERRE LATOUR :
Travail soigné,
éditions Fleuve
Noir/Sécial-Police

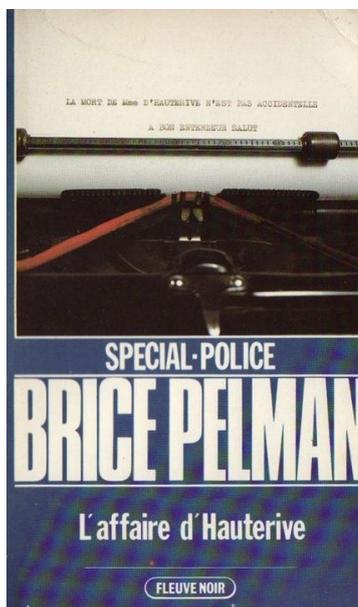
n°762, 1969 : Fred Carlon, dit « le prince des reporters », apprend par l'A.F.P. que le gardien d'une boîte de Puteaux a été descendu par trois malfrats qui ont volé la paie des ouvriers. Il connaît les enfants de la victime. Ni une, ni deux : il enquête en binôme avec son oncle commissaire qui ressemble à un phoque. Génial LATOUR dans ses portraits de crapules. Ici, le bellâtre Toni Gonzalez, planqué à Chambéry dans une pension de famille par son patron M. Victor, est le vrai héros très négatif du livre. Chargé d'éliminer Di Christo, un ponté du chantage, venu tendre ses filets pour coincer M. Victor sur l'affaire de Puteaux, il tue ensuite un complice, puis son ex-maîtresse, viole une mineure, tue son patron puis un flic. Rythme unique. Style maîtrisé. Avec juste ce qu'il faut d'argot.



les seize kilomètres parcourus. Il y a un mystère là-dessous. Le commissaire Clément reçoit une lettre anonyme dénonçant un crime. Le corbeau est-il l'assassin?... Un roman ingénieux et pépère où le lecteur suit pas à pas l'enquête de Clément et de son adjoint bourru avec interrogatoires popus de concierges et histoires de maîtresses. Les dialogues snobs (« Delphine, tu m'horripiles ».), les évanouissements (« puis elle s'abandonna au néant ».) et la grosse dame à chapeau avec grappe de raisin et voilette (en 1982!) dénoncent un manuscrit plus ancien. Brice Pelman a adapté ce titre pour la série TV « Triplé Gagnant » diffusée sur TF1 en 1991 avec le commissaire Rocca interprété par Raymond Pellegrin.

ADAM SAINT-MOORE : La mort ne prend pas de vacances, éditions Fleuve Noir / Spécial-Police

n°491, 1965 : Gillis, journaliste US, est en vacances à Bandol dans une pension de famille sympa. Un soir, le jeune époux d'un gentil couple fait un scandale. Gillis le maîtrise et se rend compte que le type est drogué jusqu'aux oreilles. S'enchaîne une suite d'aventures où Gillis essuie des balles dans la nuit, trouve un cadavre poignardé, enquête sur un trafic de drogue et remonte tout seul la filière grâce à une intuition sur le nom d'un luxueux voilier. Tour de force haletant sur les trois quarts du livre ! Bravo Moore, pas de temps moore ! (M.A.)



BRICE PELMAN :
L'affaire d'Hauterive,
éditions Fleuve
Noir/Sécial-Police

n°1767, 1983 : Au petit matin, après un raout mondain à Fontainebleau, Mme d'Hauterive se fiche en l'air au volant de sa Fiesta. Le garagiste a l'œil : on lui a dévissé l'écrou de direction. Pourtant, la vieille aurait dû se viander bien avant

LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de la Tête en Noir coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne
Illustrations de couverture et page 3 : Gérard Berthelot

Numéro 10 – Novembre 2021